

Philosophie du langage et de la connaissance

M. Jacques BOUVERESSE, professeur

A. Cours

Le cours de cette année était une continuation de la réflexion qui a été commencée l'année dernière sur « La perception, la réalité et les apparences ». Le point de départ a été à nouveau ce que l'on peut appeler le « problème d'Eddington » et également l'« erreur d'Eddington », qui tend à faire apparaître l'explication que la science physique donne de la solidité et d'autres propriétés sensibles d'un objet ordinaire tel que, par exemple, ma table familière comme une explication éliminative, qui a pour effet de réduire à l'état de simple illusion ou de faire disparaître les propriétés en question. Comme le dit Alan Musgrave, « un bon nombre des prétendus chocs frontaux qu'il y a eu entre la science et le sens commun (mais pas tous) proviennent de l'erreur d'Eddington (1929) (*expliquer la solidité de la table, dans les termes du comportement de choses qui ne sont pas solides, c'est éliminer la solidité par l'explication*) ». On présente souvent les choses comme si les progrès de la science avaient eu pour résultat de déshancher complètement le monde en le dépouillant de ses qualités sensibles les plus précieuses, une affirmation qui, pour être rituelle, n'en est pas moins sans signification réelle et ne repose justement, la plupart du temps, que sur une erreur du même genre que celle d'Eddington. Et c'est, bien entendu, une erreur du même type qui amène à supposer que le monde a besoin périodiquement d'être « réenchanté » pour rester vivable et supportable pour des êtres constitués comme nous le sommes. Ce que l'explication scientifique n'a pas éliminé n'a pas non plus besoin d'être réintroduit.

Qu'en est-il exactement du choc frontal le plus récent et le plus radical, celui qui, avec l'avènement de la mécanique quantique, semble s'être produit entre la science physique et le réalisme du sens commun ? La situation décrite par Eddington reste évidemment encore supportable tant qu'il est possible de considérer la table scientifique et ses constituants comme des objets doués, sinon des mêmes propriétés sensibles que la table ordinaire, du moins de propriétés sen-

sibles d'une certaine sorte, les propriétés en question ayant le statut de qualités premières au sens de Locke. Or c'est précisément ce qui semble être devenu impossible avec la mécanique quantique. Il n'est plus du tout certain que l'on puisse maintenir l'existence d'une différence de statut entre les qualités premières et les qualités secondes et attribuer aux qualités premières une objectivité et une indépendance par rapport à l'observation dont les qualités secondes seraient, au contraire, par essence, privées. Comme l'explique Heisenberg, après avoir perdu ses qualités secondes, la table est en train de perdre aussi ses qualités premières, au sens où on les comprenait jusqu'à présent : dans la théorie atomique moderne, aucune propriété donnée de façon sensible des corps n'est acceptée sous sa forme inanalysée et transposée aux plus petites parties de la matière. Les atomes ne possèdent, en fait, aucune de ces propriétés, au sens ordinaire ; et les seules propriétés qui leur appartiennent de façon immédiate et irréductible sont des propriétés mathématiques.

Cela ne consomme pas seulement la rupture totale de l'atomisme avec le matérialisme, auquel il a été longtemps associé historiquement (généralement pour son malheur) et qui se trouve remplacé, chez Heisenberg, par une forme de mathématisme radical, d'inspiration pythagorico-platonicienne, mais également celle de l'image scientifique avec l'image ordinaire de la réalité : attribuer aux atomes et aux particules des propriétés matérielles et sensibles quelconques soulève désormais des difficultés insurmontables et l'« en-soi » ne semble plus pouvoir résider que dans le réel mathématique. Le genre de philosophie qui résulte de cela est le plus souvent une combinaison d'idéalisme physique qui rappelle plus ou moins Berkeley (puisque, semble-t-il, « être, c'est (seulement) être observé à un moment donné et dans des conditions données ») et de réalisme mathématique. Ce qui semble être devenu désuet est le paradigme de la substance physique douée de propriétés à la fois essentielles et accidentelles qui lui appartiennent indépendamment des interventions épisodiques et ponctuelles auxquelles elle est soumise de la part de l'observateur. Corrélativement, la perception, comme mode de connaissance « subjectif », se trouve réhabilitée par rapport à la connaissance scientifique objective, puisque les propriétés que la deuxième attribue à la réalité apparaissent comme étant, elles aussi, dépendantes de l'observateur et que l'idée du point de vue absolu sur la réalité qu'impliquait le réalisme traditionnel se trouve ainsi réduite à l'état de chimère.

Bien avant que la rupture entre le monde de l'atome et celui de la représentation sensible n'atteigne son stade terminal, des objections avaient déjà été formulées contre la représentabilité même d'un objet tel que l'atome. Les objections de cette sorte ne sont pas épistémologiques, mais plutôt philosophiques et même métaphysiques. Elles portent moins sur la nature de l'atome et sur les raisons que nous pouvons avoir de croire à son existence que sur sa possibilité même, sur la question de savoir si l'atome est un être pensable et si l'on peut réussir à s'en faire une idée cohérente. On s'est intéressé de près, dans le cours, à un manuscrit récemment publié de Heinrich Hertz qui date de 1884 et qui est intitulé

« Über die Constitution der Materie » (Sur la constitution de la matière). Hertz, qui cherche à répondre à certaines objections de principe qu'un philosophe peut être tenté de formuler contre l'idée même de l'atome et la concevabilité de ce genre d'objet, suggère que la physique s'intéresse aux faits, alors que la philosophie s'intéresse plutôt, pour sa part, à la manière dont nous pouvons réussir à les penser. Or il est probable que nous connaissons de mieux en mieux les faits, mais nous n'avons aucune garantie qu'ils seront de plus en plus pensables. Il se peut, au contraire, que nous n'ayons dans un premier temps à notre disposition pour les penser que des représentations qui sont en conflit avec l'imagination et même avec la logique. C'est une situation qui n'a cependant rien de tragique, puisque ce qui est réel ne peut pas être impossible et que l'impression qu'il peut nous donner de l'être ne résulte que de l'inadéquation, dont on peut espérer qu'elle n'est pas irrémédiable, de nos représentations.

Hertz ne nie pas que les atomes, considérés comme des êtres physiques et non pas seulement mathématiques, soient des réalités qui sont effectivement difficiles à penser (et on pourrait ajouter qu'ils le sont devenus encore bien plus aujourd'hui). Mais il récuse la solution qui consisterait à se représenter l'atome lui-même comme n'étant finalement rien de plus qu'une fiction mathématique auxiliaire dont nous avons besoin pour penser des grandeurs d'une certaine sorte et les relations qui existent entre elles. De façon générale, on ne peut pas réussir à penser les propriétés essentielles d'un objet comme l'atome, ce qui est le but d'une théorie de la constitution de la matière, sans leur ajouter inévitablement des propriétés qui ne le sont pas et dont on sait même, dans certains cas, qu'il ne peut pas les posséder, la source de l'arbitraire étant constituée, en l'occurrence, par les conditions et les contraintes de la perception et de l'imagination sensibles. Parmi toutes les relations que comporte l'image atomique, nous ne savons pas pour l'instant quelles sont celles qui sont essentielles et celles qui sont arbitraires. Hertz pense que ce n'est pas au physicien, qui doit plutôt continuer à développer et à tester l'image, mais au philosophe, qu'incombe le travail de séparation. Mais dix ans plus tard, dans les *Principes de la mécanique* (1894), il s'est lui-même attaqué directement au problème de la distinction entre ce qui est réellement essentiel et ce qui est facultatif ou arbitraire dans une image scientifique de la réalité, en l'occurrence celle qui nous est proposée par la mécanique.

On a discuté ensuite, dans le cours, la distinction qui peut être faite entre l'« observable », le « détectable » et le « théorique ». Ce qu'Élie Zahar propose de dire est qu'« une entité physique est détectable si son existence peut être reliée, au moyen d'une théorie et d'une chaîne de causes et d'effets, à notre expérience perceptive ; elle sera dite observable si ses propriétés transcendentes sont en outre similaires à celles vécues par l'expérimentateur » (*Essai d'épistémologie réaliste*, p. 125-126). L'idée qu'il défend est que non seulement il y a des entités physiques qui ne sont pas observables, mais en réalité aucune entité physique ne l'est, au sens strict du terme. On est donc obligé de rejeter l'idée

husserlienne que l'univers des entités transcendantes dont il est question dans la théorie physique devrait en principe pouvoir être reconstruit entièrement à partir du monde immanent des productions intentionnelles de la conscience. Bien que présenté comme une exigence réaliste, le réquisit de la « picturabilité » ou de la « visualisabilité », imposé à une entité de la théorie, est donc en réalité un réquisit anthropomorphique et même idéaliste, en ce sens qu'il tente d'assimiler l'objet transcendant à une entité intentionnelle qui est de la nature d'un percept. L'accessibilité, au moins théorique, à la perception ne peut pas être le critère unique ni même le critère principal de la réalité physique. Mais c'est évidemment leur aptitude beaucoup plus grande à satisfaire le réquisit de la visualisabilité qui semble conférer à l'explication mécanique et aux modèles mécaniques un avantage décisif.

Doit-on dire des atomes qu'ils peuvent être « observés » ou seulement « détectés » ? Et en quel sens peut-on dire d'eux, comme on le fait couramment aujourd'hui, qu'on les « voit » ? En dépit des nombreuses objections qui ont été formulées sur ce point, il ne semble pas y avoir de raison sérieuse de contester que le compte rendu du physicien qui décrit le comportement de particules dans une chambre à bulles puisse être bel et bien un compte rendu d'observation directe, et non la conclusion d'une inférence effectuée à partir de l'observation de quelque chose de plus élémentaire, qui serait seul réellement observable. Einstein s'est posé la question de savoir si, quand il est question d'observation — d'observation scientifique en tout cas —, nous pouvons avoir des données observables avant d'avoir des théories, au moins implicites, et des lois, qui sont connues au moins en termes pratiques ; et la réponse qu'il donne est non (c'est la théorie qui détermine ce qui est observable et ce qui ne l'est pas). Mais cela n'implique cependant pas, comme on le croit parfois, qu'il n'y ait pas d'énoncés qui soient réellement observationnels. Il est exact que, même dans le contexte de la perception ordinaire, nous ne pouvons pas dire que nous observons quelque chose et ce que nous observons sans présupposer implicitement la validité de toute une série de lois qui gouvernent les événements qui ont lieu entre la cause, l'objet, et l'effet qui est produit finalement dans la conscience. Einstein dit que seule la théorie, c'est-à-dire la connaissance des lois de la nature, nous permet d'inférer de l'impression sensible au processus observé. Mais on n'est pas obligé de penser qu'il y a réellement une inférence de cette sorte et que le compte rendu d'observation est par conséquent nécessairement inférentiel et doit en quelque sorte utiliser la théorie comme prémisse implicite. En revanche, on peut sûrement conclure que, dans le processus de l'observation, la chaîne causale compliquée qui va, à travers toute une série d'intermédiaires, de la chose observée, par exemple la particule, à ce qu'Einstein appelle sa « fixation dans la conscience » sous la forme d'un percept, c'est-à-dire d'un objet intentionnel, ne nous autorise pas à croire sérieusement à une continuité et une homogénéité possibles entre l'objet perçu qui résulte d'une activité de la conscience et l'objet réel qui est à l'origine de cette activité.

Après ces considérations, qui ont exigé un assez long détour par des problèmes de philosophie des sciences relativement techniques, on est revenu de façon plus directe à la perception elle-même et on s'est attaqué à la discussion de quatre questions principales :

1) Peut-on parler d'un « monde des apparences », qui est supposé précéder celui de la réalité et à partir duquel celui-ci est, comme on dit, « construit » ?

2) Peut-on faire une distinction entre des nécessités de l'être et des nécessités de l'apparaître ou, comme les appelle Colin McGinn, des nécessités « ontologiques » et des nécessités qui sont seulement « phénoménologiques » ?

3) Y a-t-il une « logique de la couleur » spécifique et des vérités *a priori* concernant la couleur ?

4) Les couleurs peuvent-elles être considérées comme des espèces naturelles ou, au contraire, seulement comme des espèces culturelles et conventionnelles ?

La réponse donnée par des philosophes comme Wittgenstein et Sellars à la première question est que ce qu'on est tenté d'appeler le « monde des apparences » n'est pas premier, mais secondaire et dérivé par rapport au monde des choses réelles, ce qui a pour effet de jeter un doute sérieux sur toutes les tentatives qui visent à faire apparaître les objets physiques ordinaires comme des « constructions » effectuées à partir de choses telles que des *sense data*, c'est-à-dire d'apparences sensibles réifiées. L'introduction de l'idée du *sense datum* est motivée par l'existence de situations que l'on décrit en disant qu'une chose *semble* être X, mais *n'est* pas X. Mais nous avons tendance à généraliser la distinction à tous les cas et à nous représenter les *sense data* sur le modèle des objets physiques et comme étant, eux aussi, des objets d'une certaine sorte, qui constituent le mobilier d'un espace subjectif.

Wittgenstein critique cette analogie trompeuse et souligne qu'on ne pourrait pas commencer par apprendre le langage des apparences pour passer ensuite à celui des choses. Quelqu'un qui maîtrise le langage dans lequel les couleurs sont attribuées comme propriétés aux objets, ce qui constitue l'usage premier des termes de couleur, peut, à partir de la proposition « La table est rouge », acquérir sans difficulté l'usage de la proposition « La table semble rouge » et apprendre à appliquer les termes de couleur également à des sensations ou à des impressions ; mais le passage ne pourrait pas se faire en sens inverse. Pour pouvoir être effectuée, l'inférence de « X semble rouge » à « X est rouge » présuppose la réalisation de conditions — par exemple le fait que les conditions d'observation *sont* (et ne semblent pas seulement) normales — qui ne peuvent être décrites que dans le langage des choses, et non dans celui des « semblances » ou des apparences.

Si l'on peut parler d'un monde des apparences, peut-il avoir une logique qui comporte des lois différentes de celles qui s'appliquent à l'être ? McGinn soutient que les propositions qui expriment des incompatibilités entre couleurs (« Aucun

objet ne peut-être à la fois vert et rouge ») fournissent un exemple typique de nécessités qui ont trait à la façon dont le monde peut *apparaître* dans la perception, alors que les incompatibilités de forme correspondent à des nécessités concernant la façon dont le monde peut *être*, indépendamment du contenu de l'expérience que nous avons de ce qu'il est. Et il n'y a *a priori* aucune raison pour laquelle les deux espèces de nécessité, la nécessité ontologique et la nécessité phénoménologique, devraient nécessairement se correspondre. On s'est interrogé sur le bien-fondé de cette distinction entre les deux espèces de nécessité et sur les raisons pour lesquelles, contrairement à ce que semble croire McGinn, elle n'aurait pas pu être acceptée par Wittgenstein. Du fait que Wittgenstein semble traiter les propositions qui expriment des incompatibilités entre couleurs comme des « lois de l'apparence », des vérités concernant la façon dont les choses peuvent ou ne peuvent pas nous apparaître, on aurait tort de conclure qu'il accepte la distinction lockienne des qualités premières et des qualités secondes, sur laquelle s'appuie McGinn, la conception des couleurs comme étant des qualités secondes et la théorie dispositionnaliste de la couleur qui fait partie de cette conception.

Dans les *Remarques sur les couleurs*, Wittgenstein examine un certain nombre de propositions, au nombre desquelles figure la proposition « Il n'y a pas de vert rougeâtre », dont il dit qu'elles expriment des vérités « grammaticales » ou « conceptuelles » concernant la couleur. Mais ce point de vue a été contesté par ceux qui, comme Donald Westphal, soutiennent que des propositions comme « Il n'y a pas de blanc transparent » ou « Il n'y a pas de vert rougeâtre », une fois que les termes de couleur concernés ont fait l'objet d'une définition réelle appropriée, apparaissent comme exprimant simplement des contradictions logiques de l'espèce usuelle. On n'a donc pas besoin, pour les expliquer, d'invoquer une logique des couleurs particulière. Pour Wittgenstein, « l'essence est exprimée dans la grammaire » et l'essence de la couleur dans la grammaire des couleurs. Pour Westphal, les couleurs sont des essences réelles, dont il appartient à la science de nous révéler progressivement la nature exacte : « La grammaire découle de l'essence, et l'essence est révélée par la science ou par n'importe quelle autre activité qui contribue à répondre à la question " Qu'est-ce que ? " ». Si les propositions de Wittgenstein se révèlent effectivement être nécessaires, elles ne sont cependant pas connues *a priori*. C'est une conséquence qui résulte du traitement que les théories de la référence du type « Leibniz-Putnam-Kripke » appliquent aux termes de couleur. On a discuté de façon détaillée la plausibilité d'une conception de cette sorte et la possibilité de traiter les termes de couleur comme désignant non pas des propriétés phénoménales, mais des espèces naturelles dont nous devons explorer la nature et découvrir progressivement les propriétés.

Kripke estime qu'un mot comme « jaune » peut très bien désigner une essence réelle et physique, et non pas, comme on le croit souvent, une espèce déterminée par une relation d'abord à notre appareil sensoriel et ensuite à la façon dont nous avons choisi nos concepts de couleur. La plupart des historiens, des socio-

logues et des anthropologues ont tendance à défendre une position qui est à peu près diamétralement opposée à celle-là, d'après laquelle les couleurs ne sont pas des données naturelles, mais uniquement des constructions culturelles qui peuvent varier de façon considérable dans l'espace et dans le temps. Le linguiste John Lyons soutient que « les couleurs, telles que nous les connaissons, sont le produit du langage sous l'influence de la culture ». Il dit cela *des* couleurs, et non de la couleur elle-même, qui pourrait difficilement être considérée comme un produit du langage. Mais il y a des relativistes qui sont prêts à défendre des positions beaucoup plus radicales que la sienne. C'est par une discussion sur le problème de l'universalisme et du relativisme, en liaison avec l'hypothèse de Berlin et Kay (1969), que s'est achevé le cours de cette année. On s'est efforcé d'introduire un minimum de clarté et de précision dans le traitement d'une question qui est abordée généralement dans des termes si confus qu'il semble *a priori* impossible d'aboutir à une position qui soit à la fois intelligible et raisonnable.

B. Séminaire

Le séminaire de cette année, qui avait pour titre, « Approches de la perception : phénoménologie, grammaire, sciences cognitives », a été consacré à une série d'exposés donnés par des conférenciers invités, qui comptent, chacun dans leur domaine, parmi les spécialistes les plus réputés, sur les sujets suivants :

6 février : Roberto Casati, *Les objets perceptifs*.

13 février : Jean-Maurice Monnoyer, *Le problème de la transparence*.

20 février : Jérôme Dokic, *Perception directe et référence déictique : une étude de cas en sciences cognitives*.

27 février : François Clementz, *La notion de propriété phénoménale*.

6 mars : Jean Petitot, *Neurogéométrie et phénoménologie de la perception*.

13 mars : Sandra Laugier, *La perception est-elle une représentation ?*

20 mars : Louis Allix, *Voyons-nous directement la réalité extérieure ?*

27 mars : Alain Berthoz, *Relations entre perception, mémoire et action*.

3 avril : Pascal Engel, *Le contenu de la perception est-il conceptuel ?*

10 avril : Jean-Jacques Rosat, *Wittgenstein lecteur de Köhler*.

15 mai : Jacques Bouveresse (en remplacement de Christiane Chauviré), *Kevin Mulligan, à propos du réalisme direct, du voir simple, du « voir comme » et du voir épistémique*.

22 mai : Élisabeth Pacherie, *Mode de structuration des contenus perceptifs*.

29 mai : Jocelyn Benoist, *Y a-t-il une théorie phénoménologique de la perception ?*

Le travail qui a été effectué au cours de ce séminaire a été remarquable par le niveau exceptionnel des conférences, la diversité des approches qui ont été développées, la participation active d'un auditoire dont l'intérêt n'a jamais faibli

et la qualité des discussions. Il est prévu de publier l'ensemble des textes dans un volume qui devrait paraître l'année prochaine aux Éditions Odile Jacob.

J. B.

PUBLICATIONS

Ouvrages

— *La voix de l'âme et les chemins de l'esprit*, Dix études sur Robert Musil, Éditions du Seuil, 2001.

— *Essais 3, Wittgenstein, le langage et ses sortilèges*, à paraître aux Éditions Agone, Marseille (automne 2002).

Articles et Conférences

— « Wittgenstein, le “ vécu de signification ” et le rêve », conférence donnée au Colloque sur « Le dernier Wittgenstein » (Collège de France, 14-16 mai 2001), paru dans *Wittgenstein, dernières pensées*, sous la direction de Jacques Bouveresse, Sandra Laugier et Jean-Jacques Rosat, Éditions Agone, Marseille, 2002, p. 141-167.

— « Le mythe du progrès selon Wittgenstein et von Wright », Communication au Colloque organisé en l'honneur de G. H. von Wright (Institut finlandais, 5-6 octobre 2001), paru dans *Mouvements*, n° 19 (janvier-février 2002), p. 126-141.

— Préface à *Intrusions spiritualistes et impostures intellectuelles en sciences*, sous la direction de Jean Dubessy et Guillaume Lecoindre, Éditions Syllepse, Paris, 2001, p. 5-15.

— « Psychologie et linguistique : qu'y a-t-il de proprement “ mental ” dans la signification et la compréhension ? », in *De la syntaxe à la narratologie énonciative*, sous la direction de Monique de Mattia et André Joly, en hommage à René Rivara, Éditions Ophrys, 2001, p. 17-34.

— « À Pierre Bourdieu, la philosophie reconnaissante », in *Penser l'art et la culture avec les sciences sociales, En l'honneur de Pierre Bourdieu*, sous la direction d'Éveline Pinto, Publications de la Sorbonne, Paris, 2002, p. 13-20.

— « Une épistémologie réaliste est-elle possible ? », communication au Colloque sur « La vérité dans les sciences » (Collège de France, 16-17 octobre 2001), à paraître.

— « De l'analogie à l'explication : Boltzmann interprète de Maxwell », communication donnée à l'occasion de la journée d'étude sur « Philosophie et évolution » (Université de Lille, 25 octobre 2001).

— « Ce que Wittgenstein doit à Hertz », Contribution à la journée Hertz-Wittgenstein (Collège de France, 7 juin 2002).

— « Jules Vuillemin entre l'intuitionnisme et le réalisme », Communication au Colloque international sur l'œuvre de Jules Vuillemin (Villejuif, 26-29 juin 2002).

DISTINCTIONS

Membre correspondant étranger de l'*Oesterreichische Akademie der Wissenschaften (philos.-historische Klasse)* (2002).